Grand Séminaire de l'ALI 2020-2021 : Espaces du transfert.
Mardi 25 septembre 2020

Conférence de Christiane Lacôte-Destribats.

Texte d'annonce.

L'expérience d'un transfert est communément partagée dès qu'il s'agit, par la relation à un autre, de la transmission d'un savoir. La psychanalyse n'est pas la seule discipline où intervienne l'inconscient dans cette transmission. Mais ce transfert n'y est pas le moteur d'une initiation.
En effet, la psychanalyse seule pose l'inconscient comme un savoir et analyse le transfert, l'amour ou le non-amour de transfert, comme ce qui se transporte selon une relation à un sujet « supposé au savoir ». Cette supposition supporte la parole dans la cure et c'est elle qui nous empêche de réaliser l'inconscient comme un arrière monde.
« L'inconscient », disait Lacan dans le séminaire *Encore*, « ce n'est pas que l'être pense, comme l'implique pourtant ce qu'on en dit…c'est que l'être, en parlant, jouisse. Et j'ajoute, ne veuille rien en savoir de plus. J'ajoute que cela veut dire : ne rien savoir du tout. » Le fameux Wissentrieb freudien, le désir de savoir, qui semble critiqué, existe pourtant, mais alors pour analyser ce désir de ne rien savoir, pris par la jouissance.
Mais les circonstances actuelles pèsent aujourd'hui d'une autre manière sur ce désir de ne pas savoir constitutif de l'inconscient.
Ce savoir, en effet, intéresse moins que les performances scientifiques, que les disciplines visant un bien-être rapide, que cette vaste disponibilité d'informations de toutes natures, consommables sur les écrans sans la médiation subjective de la parole d'un autre.
Et pourtant c'est la prise en compte par le transfert de ce savoir inconscient, selon les espaces qu'il déploie, qui peut lever quelques symptômes et, peut-être, inscrire quelque chose qui change, sur ce que nous vivons, les habitudes de nos propos.

****

Chers collègues et amis,

Voici deux passages de Lacan qui m'ont aidée à écrire ce court texte que je vous envoie.

Je ne crois pas, et même que c'est bien parce que vous me supposez partir d'ailleurs dans ce *je n'en veux rien savoir*, que ce supposer vous lie à moi. De sorte que s'il est vrai que je dise qu'à votre égard je ne puis être ici qu'en position d'ana- lysant de mon *je n'en veux rien savoir*, d'ici que vous atteigniez le même, il y aura une paye ! Et c'est bien, c'est bien ce qui fait que c'est seulement, que quand le vôtre vous apparaît suffisant, vous pouvez – si vous êtes, inversement, de mes analysants –, vous pouvez, normalement, vous détacher de votre analyse. 21 nov 1972 Encore.

8 mai 1973. Encore.

L'inconscient – je commence par mes formules difficiles, que je suppose devoir être telles – ***l'inconscient***... (tout ce qu'aujourd'hui je développerai, à vous le rendre plus accessible, mais je donne ici mes formules), ***l'inconscient, ce n'est pas que l'être pense***, **comme l'implique pourtant ce qu'on en dit**, ceci dans la science traditionnelle. ***L'inconscient, c'est*** – après avoir dit ce que ça n'est pas, je dis ce que c'est – ***c'est que l'être, en parlant*** (quand c'est un être qui parle), ***c'est que l'être, en parlant, jouisse***. **Et, j'ajoute, *ne veuille rien en savoir de plus.* J'ajoute que cela veut dire : *ne rien savoir du tout.*** 8 mai 1973. Encore.

Pour abattre tout de suite une carte que j'aurais pu vous faire attendre un peu, qu'***il n'y a pas de désir de savoir***, qu'**il n'y a pas ce fameux *Wissentrieb* que, quelque part, pointe Freud** [2]**. Là, Freud se contredit. Tout indique – c'est là le sens de l'inconscient – non seulement que l'homme sait déjà tout ce qu'il a à savoir, mais que ce savoir est parfaitement limité à cette jouissance insuffisante que constitue qu'il parle**.

Ce que le transfert peut inscrire

Christiane Lacôte-Destribats

Ce qui concerne le transfert nous interroge tous et, particulièrement, dans les secousses que vivent les groupes de psychanalystes.

Espaces du transfert : Un ami m'a presque laissé entendre qu'il y avait une sorte de pléonasme dans cette formule. Le transfert est en effet un tel déplacement qu'il implique d'autres espaces, et, j'ajouterai, d'autres temps. Il y a même parfois, lorsque le déplacement implique une substitution comme dans ce qui caractérise les formations de l'inconscient, métaphore et métonymie, hétérogénéité de ces espaces engendrés par la parole dans le transfert.

La question se repose vivement actuellement.

Ne serait-ce que par ce zoom avec lequel je communique avec vous aujourd'hui : image et voix pour une parole qui est transportée par haut-parleur et par l'image d'un corps qui est ailleurs.

Un transfert digitalisé est-il possible ? Les implications n'en sont pas encore repérées. Rendu nécessaire par le récent confinement en France, mais dont la pratique est fréquente dans des pays comme la Chine par exemple.

Déjà, certains de nos collègues trouvaient difficile, actuellement, l'accès au transfert « ordinaire » dans l'analyse pour certains jeunes dont le désir de savoir est émoussé par un désintérêt général pour tout savoir dont on ne tire pas des effets immédiatement enregistrables.

Il me semble cependant que ces difficultés d'investissement de l'analyse qui font partie du transfert sur un analyste ne sont pas si nouvelles que cela. N'en déplaise au désir si fréquent d'être dans le coup du contemporain.

Il a toujours fallu un temps, difficile à mesurer, pour qu'un transfert s'installe avec un analyste. Ce n'est jamais joué.

D'autre part, on oublie souvent que le transfert est un transport inconscient. C'est sa véritable dimension, mais, me semble-t-il, on l'oublie souvent à cause des manifestations conscientes d'amour, de haine, d'attachement qui sont adressées à l'analyste.

Ceci est délicat, car, pour ma part, je ne situe pas l'amour et la haine dans une symétrie d'opposés. L'amour a partie liée avec le phallus. La haine, qui, à mes yeux n'est pas un sentiment, mais une sorte de torrent désubjectivé par ce qu'il a affaire à l'être, est aussi une modalité du transfert. La haine, dans le transfert, parce qu'elle se distingue de l'agressivité qui, elle, se déclare facilement, est parfois si forte que le sujet, emporté par elle, croit aimer, presque de bonne foi… Quant à ce que j'ai appelé attachement, faute de mot plus précis, je désigne par ce mot toute relation qui s'appuie sur ce qu'on appelle relation en miroir.

Cependant, ce que je voudrais aborder, c'est moins ce qui concerne les affects liés au transfert, et qui sont variables, que ce que le transfert opère, puisqu'il déplace et transforme.

Sur l'installation du transfert, et ses difficultés possibles, il me semble que l'on peut toujours dire qu'il dépend de l'éthique de la psychanalyse.

Que nous disent en effet Freud et Lacan quand ils nous disent que l'inconscient est éthique et non ontique (Lacan) et « qu'il faut y aller » (Freud) ?

Nous avons eu tout un séminaire d'été sur l'éthique de la psychanalyse, sur les lois de la parole, sans que soit beaucoup mentionné que l'inscription du transfert n'est rendue possible que si notre intervention, à chaque fois particulièrement, relève d'un acte éthique. Comment cela ? Ce sont les moments où l'analyste engage sa mise, c'est-à-dire son propre rapport à la parole. A un

certain moment du bavardage de son patient, apparaît un mot, pas forcément un lapsus ou une formation inconsciente caractérisée, et c'est là « qu'il faut y aller », c'est-à-dire prendre le risque d'un espace inconnu. Il ne s'agit pas simplement de respecter quelques règles ni de souscrire à ce qui serait un idéal de la conduite de la cure. C'est à l'intérieur même des mots, là où surgit une béance qui fait trembler le sens qu'« il faut y aller ». (Lacan. Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*).Cela peut prendre diverses formes.

C'est en cela que nous suivons l'enseignement de Lacan lorsqu'il s'agit de comprendre la loi comme étant la loi du langage. Mais *pas en général* : C'est l'un des axes de ce propos.

« Il faut y aller », c'est-à-dire avec cette dimension d'inconnu que nous ne devons pas perdre de vue. Or nous pouvons la perdre de vue car nous pouvons nous laisser conduire mollement par les répétitions de signifiants de nos patients, par leurs habitudes et les nôtres.

A ce propos, une remarque. Ne déplorons pas les conditions actuelles de notre culture pour renoncer à ce qui est la rigueur de notre pratique. Il y a, certes des aménagements à faire, de temps, de paiement, etc., mais l'essentiel repose sur la parole et sur la manière dont on l'entend et y répond. Faut-il la susciter, à la manière de la « technique active » de Ferenczi ? Lacan lui-même tenait compte de cet apport, pour lequel la notion et le mot d'expérience, assez vague en ce cas, semble tout cautionner, qui permettait de surmonter quelques résistances et, peut-être, de les analyser, et témoignait de l'engagement du psychanalyste.

Ce que cela masquait pourtant, dans ces répétitions de mises en scène, par exemple à propos de la phobie, c'est que la répétition fondamentale, celle qui permet une inscription, n'est pas celle des symptômes, mais celle qui marque le langage par un effet d'après-coup. La répétition des symptômes est ce qui motive la venue de celui qui en souffre vers un psychanalyste. Elle est donc à entendre. Est-ce que la provocation selon des mises en scène des occasions de ces symptômes est utile ? Ce qui importe en tout cas, c'est ce que le patient et l'analyste peuvent en dire, et dire surtout de la confiance transférentielle qui est alors nécessaire. Ce que disait Ferenczi, c'est que cette méthode active, et certains aspects du comportementalisme en sont les héritiers, mettait au jour un « matériel inconscient » qui, sinon ne serait pas apparu. C'est le même argument que pour l'hypnose, remarquons-le : libérer un « matériel ».

Or l'idée qu'il y aurait un matériau brut qui prendrait forme par la cure se fonde sur l'opposition antique de la matière et de la forme. L'inscription serait alors seulement une mise en forme.

Or, il n'y a pas de matériau brut. Toute parole, et c'est ce que l'analyse met en œuvre, est une demande. La présence de l'analyste actualise cette nature de demande. A partir de là, les signifiants de cette parole sont ***orientés,*** comme on le dit en géométrie des vecteurs et des espaces orientés.

Cette orientation ne concerne pas seulement l'orientation induite par l'adresse consciente faite à l'analyste. Elle concerne, par ce qu'il y a de réel dans cette adresse qui permet une demande, que soient modifiés les arrangements d'espace et de temps inconscients. Car si Freud disait que l'inconscient ne connaît pas le temps, la parole dans la cure ouvre des contrastes inédits d'espaces et de temps. Les rêves, d'ailleurs en témoignent assez bien dans les récits que l'on en fait.

Pour ce qu'il en est de certaines difficultés actuelles sur l'engagement du transfert, mon propos est de dire qu'elles peuvent nous conduire à une position plus exigeante de l'imaginaire dans nos cures. Ces difficultés sont-elles, pourtant, si nouvelles ?

L'influence des images des écrans où la parole semble sortir d'une image, semble au centre spatial d'une figure, d'un visage, pourrait être l'occasion d'arriver à une situation plus dépouillée de l'imaginaire et de questionner toute figuration, dans l'évocation oedipienne en particulier. La topologie lacanienne y est à l'œuvre sur ce point, à condition de ne pas fétichiser les mises à plat des nœuds et d'insister sur les parcours et les trouages par lesquels ils passent. Il s'agit aujourd'hui de lire l'inconscient en tenant compte des impacts du déferlement actuel d'images parlantes.

Sur ces questions, il convient peut-être de rappeler la responsabilité des analystes dans l'éthique du transfert. Il ne s'agit pas de s'adapter à l'actualité, mais à en tenir compte à propos de certains aspects. Ainsi, comment penser l'imaginaire quand nos patients, dès leur plus jeune âge ont été devant des écrans, devant des images, des corps et des visages d'où semble venir leur voix comme d'un haut-parleur ? Une voix et une image sort d'une machine. Le virtuel est différent de l'imaginaire pourtant. Le virtuel est sans médiation et cette immédiateté inhibe souvent la richesse des variations imaginaires et ces espaces mythiques des théories sexuelles infantiles qui sont un accès à la fonction symbolique. Nos enfants ont des jeux informatiques déjà codés d'une manière quasi impérative.

Précisons : Peut-être faut-il penser l'imaginaire, présent dans toute parole, plus radicalement que dans ce qu'on appelle figuration et situer alors une fonction imaginaire qui ne serait pas rivée au spéculaire. Et justement, le transfert parcourt ces espaces imaginaires différents.

Cela nous invite à nous orienter selon une avancée toute lacanienne de Jean Bergès. Bien entendu, j'extrapole - mais est-ce certain car nous parlons souvent à l'enfance de nos patients ? - à partir de tout ce qu'il remarque et déchiffre chez le petit enfant. Mais dans l'analyse d'adulte il s'agit aussi d'orienter l'écoute vers ce qui témoigne de la présence au langage d'un sujet et de ce que le symbolique ***anticipe*** avant toute inscription possible. Cette anticipation, ce trou du temps est ce qui ouvre la dimension Autre de toute inscription dans une cure.

« *Ainsi, ce qui se passe dans le miroir est une stimulation d'un fonctionnement qui a affaire non avec une représentation mais avec quelque chose qui est de l'ordre de l'imago, avec le fait de prendre une forme. …L'immaturation de la fonction pyramidale…ne vient pas accompagner le déficit de l'anticipation, du projet, de l'emprise, qui n'ont rien à voir avec la fonction motrice mais avec le fonctionnement, c'est-à-dire une anticipation, quelque chose de l'ordre de la représentation, qui peut être parfaitement orale ou portée par le regard ou par l'axe du corps : par exemple, l'enfant nouveau-né se tournant vers un bruit – si le bruit s'arrête,,l'enfant regarde dans sa direction, il anticipe avec son regard ce qui ne se produit plus dans les oreilles.* »

Jean Bergès ouvre et décrit, en prolongeant les analyses de Winnicott et de Lacan, le processus qui peut, ou pas, produire ce qui est une figuration. Et c'est, dans le transfert, une dimension importante : ne pas stabiliser les figures, ne pas les fétichiser, mais entrer dans le savoir qui les a produites.

« Ce qui est en jeu dans l'anticipation se situerait ainsi du côté du figuratif anticipé, et du coup ***le sujet est en cause bien avant le moi****. Et l'on peut se demander si la méconnaissance, qui est la marque fatale que porte le moi, ne tient pas au fait que le moi serait en fait débordé par le fonctionnement. »* P. 37-38 dans *Le corps dans la neurologie et la psychanalyse. Erès*

Avant de repérer une équivoque dans une chaîne signifiante, ou plutôt, en même temps, il s'agirait peut-être de repérer le lieu où se produit la possibilité d'une signifiance et possibilité dont nous sommes le support provisoire. Il s'agit de donner cette profondeur de champ qui, plus

que la proclamation d'un non-sens ou d'un hors-sens, oriente vers ce qui peut être inédit, la contingence d'un effet de sens. Il appartient à l'éthique de la psychanalyse de ne pas craindre la contingence.

Continuons la lecture de ce chapitre de Jean Bergès :

« L'avènement du signifiant, en tant qu'il est l'effacement de « la chose », est plutôt à penser dans une possibilité, une aptitude, un devenir possible de cet avènement, pré-requis peut-être de l'avènement du signifiant en tant qu'il est l'effacement de la chose, portant sur la fonction et la qualité du support. Pour que le signifiant vienne s'inscrire, il faut que « la chose » soit arrachée du support. Inscription que le névrosé vient brouiller ; mais l'inscription sur le support (en question dans les psychoses) suppose que le support de « la chose » soit de telle nature que puisse s'en décoller la chose ; et cette opération de refoulement primordial passée, que le signifiant puisse venir s'inscrire. » P.86 (ibid.)

C'est sur ce point « qu'il faut y aller ». Et sans trop savoir, puisqu'il s'agit de l'inconscient. C'est peut-être ce qui a motivé Lacan lorsqu'il s'interrogeait sur le moment où un analysant devient analyste, et cela lorsqu'il écoute un patient qui lui en a fait la demande, et lorsqu'il engageait un contrôle avec un analyste débutant en sachant qu'il faisait peut-être n'importe quoi, mais « qu'il y allait » et que c'était ce qui comptait parce que cela rejoignait cette empoignade vers l'inconnu du symbolique avec le réel.

Ce que je veux montrer dans ce propos, c'est que ***ce que peut inscrire le transfert***, pour reprendre mon titre, se fait *dans le même temps* que ce qui conduit le déchiffrage de l'analyste , à savoir***, l'orientation vers la possibilité d'un sujet bien avant le moi***. Ce qui contredit toutes les tentatives de psychogenèse, d'un moi à un sujet, ce qui manifeste aussi leur nature d'idéologie. L'idéologie, remarquons-le, relève en effet d'un temps linéaire où fleurit son caractère foncièrement impératif. Or la disparité de temps et donc d'espacement du moi par rapport à l'anticipation d'un sujet, cet inconfort de trajet temporel, c'est là, me semble-t-il, où l'analyste peut se situer. Et cela, particulièrement aujourd'hui où l'imaginaire est encombré d'***images parlantes*** qui squeezent, ou essaient de squeezer la question de l'articulation entre l'imaginaire et le symbolique.

C'est ce qui me semble justement important aujourd'hui dans les difficultés transférentielles dont nous entendons parler. Car si je me réfère à des propos qui, à l'origine, concernent la psychanalyse d'enfant, c'est que je pense que c'est là que nous pouvons trouver une radicalité sur ce qui s'inscrit dans le transfert. Ce n'est pas pour reprendre une position maternelle, même dans l'abnégation de ses jouissances, mais pour que le vide de « la chose » dont parlait Charles Melman à notre séminaire d'été, puisse faire apparaître ce décollement du support transitoire que nous sommes et permettre une inscription.

Sur ces points nous pouvons relire Lacan qui précise dans ce texte la supposition faite par l'analysant d'un sujet supposé au savoir, en notant cet « ailleurs » qui est du même coup supposé : « Je ne crois pas, et même que c'est bien parce que vous me supposez partir d'ailleurs dans ce *je n'en veux rien savoir*, que ce supposer vous lie à moi. De sorte que s'il est vrai que je dise qu'à votre égard je ne puis être ici qu'en position d'analysant de mon *je n'en veux rien savoir*, d'ici que vous atteigniez le même, il y aura une paye ! Et c'est bien, c'est bien ce qui fait que c'est seulement, que quand le vôtre vous apparaît suffisant, vous pouvez – si vous êtes, inversement, de mes analysants –, vous pouvez, normalement, vous détacher de votre analyse. »21 nov. 1972, *Encore*

Qu'est-ce dès lors que cette inscription ? Ce n'est pas une marque sur un support. Les affects sur les traumatismes nous induisent en erreur sur ce sujet en associant marquage et support, comme si l'image hystérique du stylet sur la cire suffisait. Cette inscription, dans la cure, se fait de la même opération que la division subjective.

C'est là qu'intervient cette négation, ce non désir de savoir. Nous sommes souvent relativement satisfaits d'un savoir qui permet assez bien de jouir. Nous ne voulons pas savoir plus, ou plutôt Autre chose. Nous ne voulons pas cette des disparités des espaces et de temps qui ouvre nos mots en lapsus, qui interrompt l'obstination de nos mêmes demandes d'amour. Les scansions des séances pourtant pourraient parfois ne pas être prises pour des motifs de frustrations immobiles, mais pour les temps où se met en place quelque chose d'hétérogène. C'est l'un des sens de la *Verneinung*, non pas seulement négation, mais trajet possible, ouvert vers d'autres dimensions de la parole.

Notons alors que notre propos fait intervenir des orientations, des trajets, des antécédences, des anticipations, des contretemps, c'est-à-dire du temps.

Reprenons notre lecture de Lacan : « *Pour abattre tout de suite une carte que j'aurais pu vous faire attendre un peu, qu'**il n'y a pas de désir de savoir,** qu'**il n'y a pas ce fameux Wissentrieb que, quelque part, pointe Freud . Là, Freud se contredit. Tout indique – c'est là le sens de l'in- conscient – non seulement que l'homme sait déjà tout ce qu'il a à savoir, mais que ce savoir est parfaitement limité à cette jouissance insuffisante que constitue qu'il parle*. » (Lacan. Séminaire Encore,* 8 mai 1973*)*

Pourquoi poser ces questions selon cette formulation : ce que le transfert peut inscrire ? Pourquoi insister sur cet abord du transfert par l'inscription ?

Freud disait que ce que l'on apprend dans le transfert ne s'oublie pas. Je ne sais si cela est vrai car nous entendons que les chaos divers des sociétés de psychanalystes font penser à de l'oubli. Et n'allons pas tout de suite argumenter des effets de groupe, effets de rivalités et de haines bien ordinaires. La vertu, il est vrai aujourd'hui a mauvaise presse. Mais on pourrait penser qu'il y a une éthique de la psychanalyse qui n'est pas régie par des idéaux mais qui se tient au plus près de ce qui peut se symboliser du réel et de ce désir.

Sans doute est-ce par ce que force l'écriture, qui n'est pas seulement celle de la science, ni seulement celle de l'écrivain, peut-être celle d'un poète si la poésie se tresse à la cure, ce qui permet à l'analysant de changer quelques lettres de ce qui était son destin.

Nous disons en manière de ritournelle que le transfert s'adresse à un sujet supposé au savoir. Je préfère cette formulation à celle qui abrège en disant « supposé savoir ».

Or, ce qui enclenche ce transfert, c'est un événement par lequel l'analysant entend une parole de son analyste qui le situe à ce moment, lui, l'analysant selon une hypothèse où il serait capable d'un savoir inconscient, et surtout au-delà du moi et de ses méconnaissances, au-delà des circuits de leurre. Nulle symétrie pourtant entre la position de l'analyste et celle de l'analysant. Pourquoi ? Sans doute est-ce là la position de l'Autre, lorsque, dit Lacan, il peut être « nettoyé de la jouissance », en tout cas autant que cela soit possible. Il s'agit de cette dimension de l'Autre qui ouvre suffisamment de béance dans toute parole pour qu'elle soit dépouillée de toute transcendance.

Or l'impuissance du langage dans sa symbolisation du réel n'est pas forcément un garde-fou sur ces questions. La religion en effet invoque ainsi la transcendance divine.

Alors, si nous ne voulons pas être des oracles, ou susciter des effets paranoïaques comme on le lit dans les correspondances passionnantes et passionnées de Freud avec ses élèves, il n'y a, me semble-t-il, que ce que note si vivement Lacan, ce forçage de l'impossible par l'écriture.

Est-ce une chimère au moment où ce qui déferle ce sont des images parlantes ? Est-ce que ce forçage de ce que nous posons comme impossible peut être pris au sérieux au moment où on pense que tout est possible, ce qui est typique de l'idéologie actuelle appuyée sur la science ? Je ne sais pas. Cela rend précieuse et fragile notre démarche, mais « il faut y aller ».

****

Grand Séminaire 2020-2021

Discussion suite à la conférence de Christiane Lacôte-Destribats le 22 septembre 2020
Ce que le transfert peut inscrire dans la cure.

Jean-Paul Beaumont : Je crois qu'on peut remercier Christiane Lacôte pour ce très bel exposé avec ses articulations délicates, avec de multiples questions qui vont sûrement venir de la salle, où je retiendrai la responsabilité de l'éthique de l'analyste dans le déclenchement du transfert, et une phrase-clé il me semble dans ce qu'a dit Christiane qui est : « ce que peut inscrire le transfert se fait en même temps que ce qui conduit le déchiffrage de l'analyste, à savoir l'orientation vers la position du sujet ». Je vais laisser la parole à Marc qui va discuter.

Christiane Lacôte-Destribats : Merci Jean-Paul.

Marc Darmon : Merci Christiane pour ce très beau discours qui, lorsqu'on est analyste nous éclaire tout à fait sur ce que l'on fait dans une cure, et cet engagement dont tu parles qui est un engagement, … par principe on ne sait pas où on va, c'est l'ouverture d'un espace, il faut l'aborder avec une certaine confiance.
J'ai bien aimé aussi ton expression « des images parlantes », images parlantes qui sont, je dirais, l'inverse de la figuration, c'est-à-dire ce qu'on trouve dans un rêve par exemple. Tout à l'heure quelqu'un me racontait un rêve où il était question de patinoire, ça résonne en moi patinoire, pâtir, noir, puis je me demande, est-ce que les jeunes emploient toujours l'expression « rouler un patin »? Et sans que je ne prononce aucun mot, l'analysant fait l'association « rouler un patin » qui prenait

place dans son rêve de façon tout à fait juste. Je me figure assez bien ce que tu as dit, dans la différence entre ce qui pourrait figurer les images parlantes d'une patinoire où on s'agiterait, où on circulerait dans tous les sens, où on ferait beaucoup de cercles et de boucles, et puis cette expression qui est une figuration d'une phrase signifiante. Donc j'ai été sensible à cette partie de ton exposé où il s'agit d'éthique de l'analyste qui ne se confond pas avec l'éthique commune, puisque souvent dans une cure on est amenés à prendre des décisions, à s'engager dans des voies qui sont contraires à l'éthique commune, c'est ce qu'il y a souvent de choquant dans le public et dans les revues qui parlent de l'analyse en plus ou moins bons termes. C'est ce caractère choquant de l'analyste par rapport à l'éthique commune.
Donc je t'ai interrogée sur l'effet de ces images parlantes et de cet envahissement par la technique dans notre champ, et tu t'interroges sur notre résistance que constitue l'analyse par rapport à cet envahissement. Et tu t'es interrogée sur le désir de savoir que Lacan, dans les citations que tu as faites, met en question, c'est-à-dire, nous dit-il, il n'y a pas le moindre désir de savoir. C'est redoublé par ce qui se passe actuellement dans l'idéologie commune actuelle, c'est-à-dire le désir de savoir est bien remis en question. Je voulais dire que c'était pas du mal savoir qu'il s'agit, c'est-à-dire dans le désir de savoir de l'analyse, il s'agit d'aller y voir, d'y aller,

CL : Oui c'est ça.

MD : L'opposition est quelque part entre savoir textuel et référentiel. Lacan fait quelque part la distinction entre ce qu'il appelle le savoir textuel et le savoir référentiel. Je dirais que le savoir référentiel c'est plus proche des connaissances, et le savoir textuel ça serait le savoir en tant qu'inconscient, le savoir inconscient propre à chaque inconscient d'une façon singulière, et c'est ce qui serait de l'ordre de l'inscription justement.

CL : Je crois que c'est avec le mot 'singulier' qu'on touche quelque chose de l'inscription. Est-ce que tu serais d'accord?

MD : Oui tout à fait, mais est-ce que ça se transmet ce savoir? Est-ce que ça se découvre ou est-ce que ça se fabrique ou est-ce que ça s'invente? Tu vois. Ce savoir inconscient que tu développes en disant « il y a pas de sujet supposé savoir mais un supposé sujet au savoir inconscient ». Ce savoir, effectivement c'est de l'ordre de l'inscription singulière, et c'est de placer pour un temps ce savoir, de le transférer dans le transfert qui permet d'inscrire quelque chose. Bon je vais m'arrêter là si tu veux.

CL : Oui tu vas pouvoir continuer, ou d'autres. Il me semblait pouvoir, comment dirais-je, penser une réponse au déferlement d'images parlantes, d'aller plus loin dans notre position d'imaginaire, voilà.

MD : Oui, d'un imaginaire plus large, qui est différent de l'imaginaire au sens où on l'entend habituellement, c'est-à-dire l'image du corps.

CL : Absolument. Et puis je voulais aussi insister sur la position, j'allais dire d'inconfort de l'analyste, qu'il doit tenir dans une disparité de temps, l'anticipation, par exemple, l'hypothèse, l'après coup, enfin tout cela qui permet l'inscription.

MD : Oui, l'analyse introduirait la dimension du temps et de l'espace dans un lieu où on a plutôt af- faire à quelque chose de synchrone, de figé, qui risquerait d'être figé.

CL : Exactement. Tout à fait. Tu as d'autres questions à me poser? Ou d'autres?

JP B : Est-ce qu'il y a d'autres questions dans la salle? Je suis sûr qu'il va y avoir des questions.

MD : Bon, le « je n'en veux rien savoir », c'est peut-être un autre nom de l'inconscient le « je n'en veux rien savoir ». L'autre nom c'est le *je* - on va dire c'est un autre nom de l'inconscient, « je n'en veux rien savoir » c'est déjà en savoir quelque chose - c'est un *je* qui sait qu'il n'en veux rien savoir, qui préfère jouir de son inconscient dans son coin. L'inconscient ça serait plutôt : ne vouloir rien en savoir. Voilà.
Le non-savoir, c'est une expression qui a eu son heure de gloire avec Bataille.

CL : Oui absolument, mais qui ne tenait pas beaucoup.

MD : C'est ce que Freud recommande à l'analyste en début de cure, il demande de faire comme si il n'avait rien appris, comme s'il ne savait rien, c'est-à-dire faire une place à ce savoir inconscient qui va émerger de la cure, parce que si on ne lui fait pas de place, on va projeter ses propres préjugés, ses propres idées sur ce qui nous arrive. Donc ce non-savoir c'est une condition nécessaire à l'engagement de l'analyste dans la cure.

CL : Ce que je pense c'est que la formule par laquelle Lacan interprète la démarche de Freud, c'est-à-dire, « il faut y aller », c'est une formule qui n'a pas de contenu de savoir, justement, c'est pas forcément de se tenir dans un non-savoir mais c'est aller vers quelque chose qu'on ne connait pas.

MD : Oui, c'est un savoir quand même de dire « il faut y aller », c'est un savoir minimum.

CL : Un savoir minimum, voilà, minimum.

JP B : Est-ce qu'il y a d'autres questions?
Moi j'ai été très intéressé, Christiane, par votre conclusion quand vous dites qu'il s'agit de forcer l'impossible par l'écriture, parce que vous disiez que ce forçage par l'écriture ne se fait que dans le transfert, dans le transfert même. Ce que peut inscrire le transfert, c'est à cela que vous faisiez allusion, je suppose, ça résumait très bien ce que vous avez dit. Vous avez dit que le symbolique anticipait mais que c'était le transfert qui lui permettait de cristalliser dans une écriture qui permettrait, elle, les interprétations.
Je ne sais pas si vous le reprendriez comme ça, mais moi ça m'a paru particulièrement intéressant, ce forçage de l'impossible par l'écriture. Vous n'avez pas repris les définitions classiques du contingent et du nécessaire, mais évidemment elles étaient …

CL : Derrière, absolument, quand je disais qu'il ne fallait pas avoir peur du contingent qui dépassait l'opposition entre le possible et l'impossible. Ce qui est intéressant dans cette formule qui est celle de Lacan « le forçage de l'impossible par l'écriture » c'est, comment dirais-je? ce qui défait

l'imaginaire de l'inscription sur un support, voilà. C'est-à-dire, il y a pas de support, nous en sommes nous les analystes, une présence transitoire, mais transitoire; et notre position, c'est d'être un peu moins compact.

JP B : Est-ce qu'il y a d'autres questions dans la salle?

Pascale Belot Fourcade : Je voudrais dire quelque chose. J'ai pris très au sérieux ton texte qui est très bien mené, et je crois que les citations que tu as faites de Jean Bergès sont pour nous fort importantes, et justement pour conduire notre position éthique, il m'a semblé, pour ne pas … c'est-à-dire, le je est avant le moi, d'une part, et d'autre part, il y a quelque chose à comprendre pour l'analyste peut-être de son rapport à la parole dans ce qu'il entend là de ce qu'écrit Jean Bergès. C'est pour ça que je voulais le signaler parce que ça me semble très important. C'est certainement pas une (incompréhensible) de ta part de l'avoir signaler.

CL : Merci Pascale, merci beaucoup. Effectivement poser le *je* anticipé avant le moi pose l'imaginaire d'une façon suffisamment radicale pour nous guider dans la forêt des images contemporaines.

PBF : Voilà j'ai trouvé ça très important que tu le situes. Et c'est par ailleurs important également pour les analystes de l'enfant. C'est important qu'eux-mêmes se situent là par rapport à ce positionnement, en tous cas par rapport à la Chose.

Jean Marie Forget : Je voudrais te proposer, Christiane, te remercier d'abord de points forts, je trouve, de tout ce que tu as amené, et notamment comme tu évoques le sujet avant le moi, ce point, et puis tout de suite après ce souci du lieu des signifiants. Il me semble un élément en permanence, notamment quand on reçoit les enfants, à vérifier la conséquence du discours, si le discours est conséquent ou pas, et notamment à travailler effectivement plus sur la structure du discours que, comme tu l'as très bien dit, sur les symptômes, voire sur le fantasme, alors qu'on en est beaucoup plus à travailler sur le champ pulsionnel, que ce soit chez l'enfant, que ce soit dans la clinique actuelle. Ce point-là que tu as amené est extrêmement précis et ouvre des tas de pistes d'approfondissement.
Et puis l'autre chose que tu as amenée, notamment quand tu évoquais comment l'inscription va se faire comme la division subjective. Il y a là quelque chose qui est un raccourci tout à fait juste et éphémère, on pourrait dire. Et en même temps je me demandais : est-ce que ça se rapporte aussi à ce que tu as évoqué et qu'on a déjà repris, ce forçage de l'impossible par l'inscription pour l'effet de lecture de cette inscription? Au fond il y a quelque chose de la division qui se joue dans cet entre- deux, ce retour de l'Un à l'Autre qui me semble important.
Et puis aussi les mots sur lesquels tu termines, qui est la question de l'hypothèse. L'hypothèse est une belle représentation d'une affirmation pas-toute et qui offre une ouverture dans la manière dont on s'adresse à l'autre, il me semble.

CL : Oui, et puis l'hypothèse engage des temps différents, oui c'est tout à fait juste ce que tu dis.

JM F : Ces points-là, j'ai trouvé tout à fait remarquable que tu les développes parce qu'il me semble, c'est une sorte de points impressionnistes qui ponctuent la psychanalyse, et la psychanalyse avec

les enfants, et la psychanalyse avec les sujets en devenir, ou les sujets qui ont du mal à se former des symptômes actuellement.

CL : Oui mais ça ne concerne pas simplement la psychanalyse d'enfants, nous écoutons dans les adultes ce qui s'est passé d'inscriptions dans l'enfance. Je crois que c'est une orientation, dans un inconfort temporel évidemment, de faire l'hypothèse du sujet avant le moi, entièrement contraire aux idées actuelles de psychogenèse, c'est vraiment quelque chose d'important. Et il semble que dans l'analyse, dans notre position, il suffit de se positionner de façon assez juste pour que les phrases se disent

JM F : Tout à fait.

Angela Jesuino : Est-ce que je peux dire quelque chose?

CL : Bien sûr Angela.

AJ : Merci de cette articulation tellement importante entre éthique et transfert que tu as travaillée au long de ton exposé. Quelque chose qui m'a beaucoup intéressée, a attiré mon attention, qui m'a beaucoup plu par rapport à cette question du forçage de l'impossible par l'écriture, parce que c'est pas n'importe quelle écriture qui est capable de faire ce forçage. Et tu fais appel à la question de la poésie, l'écriture poétique, (tu as utilisé l'expression « quand elle se tresse dans la cure »), j'imagine, qui a partie liée avec la dimension de la lettre.

CL : Tout à fait.

AJ : Ça c'est quelque chose de très précis, précieux comme indication mais on a envie de t'entendre parler plus, parce que c'est une articulation tellement précieuse et importante de ce tressage de la poésie dans la cure.

CL : Oui, c'est Lacan qui dit ça, je m'appuie là-dessus.

AJ : Oui, « poètassez ».

CL : Je me disais que c'était pas la poésie en tant que telle, même si quelquefois les poètes anticipent, c'est la poésie tressée dans la cure. Mon propos c'est que cette éthique de l'analyse on ne peut pas la concevoir de façon générale mais qu'elle se joue singulièrement à certains moments de nos interventions et dans notre position. C'est ce que je voulais dire.

AJ : Merci.

CL : Mais l'articulation entre l'écriture et la lecture que nous faisons, qu'est-ce que nous faisons? Nous aidons un sujet à s'inscrire dans sa division subjective, mais nous lisons en même temps. Lecture et possibilité d'écriture c'est difficile à articuler, ça se fait dans le même temps mais ce que je voulais dire c'est que ça ne se fait pas en général, ça se fait à certains moments qu'il vaut mieux ne pas trop manquer.

AJ : Il faut être réveillé.

CL : Tout à fait, être réveillé.

Bernard Vandermersch : Je voudrais questionner Christiane à propos de cette intervention,

CL : Je ne te vois pas.

BV : Je vais me montrer, mais tu sais une voix sans image c'est pas mal non plus.

CL : Mais ça dépend dans quelles conditions.

BV : Je vais essayer de reprendre ton idée de l'inscription avec le rapport à la poésie. Mais c'est certainement pas la poésie en tant qu'elle apporte une jouissance. Ce qui est important dans cette affaire et qui peut-être est du même côté, enfin c'est pas la même chose, c'est du côté de l'analyste et du côté de l'analysant que quelque chose se fait aux dépends d'une certaine jouissance et du sens essentiellement, c'est-à-dire que cette inscription est une entame dans le sens aussi. Alors c'est tout le paradoxe du désir de l'analyste, parce que quand tu dis « il faut y aller », au nom de quel désir? On peut pas le laisser tout seul, « il faut y aller », c'est un impératif précis qui pointe sur lui en fin de compte. Alors, il faut y aller au nom de quoi ? On pourrait dire : il faut y aller, si on veut qu'une analyse se fasse, au nom de quel désir ? Quand on dit : il n'y a pas de désir de savoir, est-ce que tout de même, nos entretiens, tout ce qu'on fait ici ne relèvent pas d'un certain désir de savoir ? Est-ce qu'on ne se paye pas quand même sur ce qu'on a dû abandonner comme savoir tout fait pour soutenir la cure de l'analysant.
Voilà, c'est une question que je me pose, c'est pas pour le plaisir de conquérir des espaces inconnus, je suis un conquistador ! Mais nous, est-ce qu'il n'y a pas quand même, au nom de quoi il faut y aller, voilà, c'est ça la question que je posais.

CL : Tu poses très très bien la question. D'abord quand Lacan dit « l'Autre nettoyé de la jouissance », c'est tout de même quelque chose que nous n'arrivons pas à faire complètement bien sûr, c'est radical, ce qu'il dit, c'est évidemment que la dimension de l'Autre, du grand Autre, c'est hétérogène, c'est pas compatible avec la jouissance qui revient toujours au même.
Que te dire d'autre ? Sur la poésie, quand elle est tressée à la cure, effectivement, nous n'avons pas, ni l'analysant, ni l'analyste, à en jouir, à être content, à s'en satisfaire, sinon, d'abord on arrête le processus. Ce qu'il y a tout de suite à faire entendre c'est que ces substitutions de signifiants qui peuvent apparaitre comme poésie radicale, c'est simplement la division subjective. Point-barre !

BV : Mais est-ce que la division subjective ne se paye pas toujours de quelque chose d'une entame dans la jouissance?

CL : Oui tout à fait, exactement, c'est exactement ce que j'essaie de dire.

BV : Quand Bergès parle du décollement de la Chose, est-ce que ce n'est pas plutôt ce que nous appellerions l'objet petit a, à ce moment-là?

CL : Je ne suis pas sûre, parce qu'il insiste beaucoup sur le vide de la Chose.

BV : Merci beaucoup.

Roland Chemama : Comme tout le monde j'ai beaucoup apprécié. C'est vrai que ce que dit Bernard sur la question : y aller, certes il faut y aller, mais d'où ça vient, cet espèce d'impératif ? Ça m'a fait penser après-coup, il me semble qu'il y a un terme dont tu ne t'es pas servi ou très peu, je ne sais plus, qui est le terme de désir de l'analyste. Il me semble que l'ensemble de ce que tu marques comme déterminant dans la mise en place du transfert, dans son fonctionnement, dans les déplacements etc. c'est tout à fait pris dans la question du désir de l'analyste.
Il y a quelque chose que peut-être tu as interrogé et je ne m'en suis pas rendu compte. Je trouve la trace du désir de l'analyste dans le style même de ta conférence et dans des expressions qui me paraissent très fortes alors qu'elles sont entièrement métaphoriques. Par exemple à un moment donné, je trouve ça extraordinaire, tu parles de l'empoignade vers l'inconnu.

CL : Non c'est l'empoignade du réel.

RC : L'empoignade vers l'inconnu ? Ou alors j'ai mal entendu.

CL : Ce que tu as dit là c'est très bien. Oui.

RC : Tu n'as pas dit ça ?

CL : Mais ça ne fait rien. L'empoignade, absolument. Y a une empoignade de toutes façons.

RC : C'est quoi le mot que tu as employé ?

CL : Écoute c'est l'empoignade … inconnue, l'empoignade inconnue du symbolique avec le réel.

RC : Oui, ça, ça me parait quelque chose qui à un moment, tranche dans l'ensemble de ce que tu as mis en place petit à petit de manière articulée et à certains moments presque (incompréhensible), et là c'est quelque chose qui fait coupure et une coupure poétique d'une certaine manière, il me semble que dans toute parole d'analyste, il y a des moments comme ça où c'est la poésie qui agit comme dans la cure. C'est-à- dire que si on arrive à être un peu moins éloigné de pouvoir penser ce qui se passe dans notre pratique d'analyste, c'est grâce à des moments de ce genre, voilà. Je te le dis comme ça, c'est souvent des choses comme ça que j'aime dans ce que tu dis, ces moments qui font un peu irruption, auxquels on ne s'attend pas. J'apprécie.

CL : Merci.

PBF : Y a quelque chose sur cette empoignade du symbolique avec le réel, on ne doit pas non plus oublier que l'inconscient n'est pas sans grossièreté, n'est-ce pas, voilà.

JPB : Pas d'autres questions?

CL : En tous cas, ce que je voulais dire quand Lacan interprète la position de Freud : il faut y aller, ça c'est une phrase de Lacan interprétant la position de Freud, ce n'est pas du tout surmoïque, ça n'est pas au nom de quelque chose. Dans une lettre, je ne me rappelle plus laquelle c'était, Freud disait que, pour la postérité on ne retiendra de son œuvre pas forcément les aspects théoriques mais surtout le fait qu'il témoignait d'un certain courage. Ça va tout à fait dans le sens de « il faut y aller », mais pas un courage lié à la coercition d'un surmoi.

Pierre Coërchon : Ce d'autant que Freud, pardon Lacan, il fait tomber le mythe du désir de savoir parce que à cet endroit il parle de l'horreur de savoir.

CL : Bon, très bien.

JP B : S'il n'y a pas d'autres questions sur le « il faut y aller » de Christiane, ce « il faut y aller » qu'elle reprend et qu'elle dit en dernier mot, je la remercie encore une fois même si on ne peut pas applaudir, comme nous le répétons régulièrement, et j'annonce que nous avons la prochaine soirée du grand séminaire le 24 novembre. Ce sera Norbert Bon qui continuera sur le thème proposé par Christiane : *L'espace du transfert.* Bonne soirée.

CL : Merci à tous.